

# LE VALAIS MYTHIQUE DE CHARLES MENGE

Voici quelques années déjà visitant à Sion un Salon d'artistes valaisans, je découvris avec un singulier plaisir le tableau d'un peintre dont j'ignorais tout: il se nommait Charles Menge.

C'était une œuvre charmante, à la fois fraîche comme celle d'un naïf et d'une qualité technique qui laissait deviner la plus solide formation. Depuis lors, j'ai vu beaucoup d'autres œuvres de Charles Menge et il m'est apparu que l'artiste avait non seulement son univers bien défini mais une science picturale plus grande encore que je ne la lui avais d'emblée accordée.

Enfin et surtout, il devenait pour moi le peintre et le poète - c'est tout un - d'un certain Valais mythique: en d'autres termes, un peintre mythologique, par quoi il s'affirme artiste authentique, car sans mythologie personnelle il n'est point d'artiste digne de ce nom.

Ce préambule fera comprendre avec quelle satisfaction j'ai ouvert, feuilleté, étudié, regardé la belle monographie récemment parue et qui comporte un texte exemplaire de Maurice Zermatten, trop modestement intitulé «préface». Je viens d'écrire que Charles Menge possédait sa mythologie - celle du Vieux Pays. Maurice Zermatten le dit en d'autres termes: «Nostalgie des bonheurs perdus qui frémissaient dans les paysages originaux de la plaine, ces feuillus et ces pins... Villages de bois aux confins des automnes où tremblent des ormeaux dépouillés. Dormantes solitudes sous la chape des hivers qui appelaient l'ombre des morts sur leur veillée».

A partir de là, les tableaux paysagistes de Menge - d'autres sont uniquement de figures - s'affirment pareils à des évocations légendaires - fêtes, amour et mort.

Maurice Zermatten l'explique: «L'enfance de Menge a recueilli l'écho assourdi du Moyen Age valaisan par la voix des mères conteuses qui semaient dans la mémoire des enfants les processions nocturnes, les boucs maudits, les truies pécheresses, les diables cornus au manteau vert...»

De fait, Charles Menge est un peintre médiéval d'esprit - c'est un compliment - et sa peinture est très proche de celle d'un Brueghel l'ancien (plutôt que d'un Bosch, cher Zermatten) ce sont des compositions à multiples petits personnages distribués dans un vaste espace qu'articulent maisons ou accidents de terrain et il n'est pas jusqu'aux grandes figures humaines isolées qui n'aient une sorte d'accent breughélien.

Cependant, chez notre Valaisan, non seulement de multiples éléments féeriques interviennent qui ponctuent souvent le tableau, non seulement la mort y paraît plus fréquente, non seulement certaines apparitions fantastiques en gros plan sont invention originale, mais la couleur dominante de miel est propre au maître de Montorge.

En vérité, comme le dit encore Maurice Zermatten, «Charles Menge pourrait se dispenser de signer ses tableaux. Sa sensibilité, sa vision du monde se trahissent, se révèlent à chaque signe que la main légère trace sur la surface de la toile».

Considérant un tel peintre, il était naturel que l'introduit tentât de le situer au sein de l'art contemporain, dont il parle brièvement mais non sans pertinence. Ce faisant, il apparente Charles Menge à Chagall, «autre maître du merveilleux naïf et raffiné qui semble parfois peindre pour les enfants». Oserais-je le dire? La comparaison me paraît à l'avantage du Valaisan, chez qui je vois non moins de science et bien plus de sincérité - du moins pour demeurer sur le terrain de la peinture, seul abordé par Charles Menge à ce que je crois.

*Arnold Kohler*

*(Tribune de Genève du lundi 10 mars 1975)*